

que la plus riche parure et tous les ornemens de la mode plaisent souvent moins que les grâces naturelles et la modeste simplicité.

---

### LE TESTAMENT.

---

**M**onsieur Dartus, avocat, jouissait d'une haute réputation; sa fortune égalait sa célébrité; mais la nature lui avait fait payer chez tous ces avantages. Père autrefois de six enfans, il les avait vus périr l'un après l'autre; et la mère de cette nombreuse famille, n'ayant pu résister à tant de secousses et de pertes aussi cruelles, avait également terminé sa carrière. Son époux, frappé de la plus profonde douleur, était resté veuf pendant plusieurs années; mais dans un long voyage qu'il fit en Suisse, une de ses parentes, encore jeune et belle, qui l'avait fait appeler pour régler des affaires importantes,

fit

fit sur lui la plus vive impression et lui inspira le désir de contracter une seconde union: tant il est vrai qu'on renonce difficilement au bonheur d'être aimé, à l'espoir d'être père.

M. Dartus, quoique déjà d'un âge mûr, était si brillant dans la conversation, si gracieux dans toutes ses manières; il ajoutait à tous ces dehors séduisans tant de mérite et de célébrité, qu'il fixa de son côté le choix de sa belle parente, toute jeune qu'elle était encore. Il séjourna donc en Suisse près d'un an, afin de liquider la fortune de sa nouvelle épouse, et de pouvoir la transporter en France. Bientôt son vœu le plus cher fut accompli, il devint encore père, et la joie qu'il en ressentit acheva d'effacer la tristesse que ses anciens chagrins avaient empreinte sur son front. Il n'aspirait plus qu'à revenir à Paris avec sa seconde femme et leur enfant qui venait de naître: c'était une fille qui déjà semblait devoir réunir un jour tous les charmes de sa mère; elle s'appelait Zélia.

Mais

Mais madame Dartus avait pensé payer de sa vie la naissance de cet enfant si cher : on fut même contraint de l'arracher de son sein, et de lui donner une nourrice étrangère. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois que cette dame aussi vertueuse que belle, eut repris assez de forces pour voyager. Elle vint donc se fixer à Paris avec son digne époux, leur fille unique, âgée d'environ six mois, et plusieurs domestiques suisses, parmi lesquels était la nourrice de Zélia. Les traits de cet enfant commençaient à se développer; mais ils n'étaient plus aussi délicats, aussi semblables à ceux de sa mère, qu'ils avaient paru l'être au moment de sa naissance; ils semblaient même éprouver chaque jour un nouveau changement.

Madame Dartus remarquait aussi depuis quelque temps que la joie et le bonheur qu'avait ressentis son mari lorsqu'il était redevenu père, avaient fait place à une rêverie continuelle, à une profonde tristesse qu'il s'efforçait en vain de lui cacher; mais ne les attribuant qu'aux pertes douloureuses qu'il  
avait

avait faites avant son veuvage, et trouvant dans cet époux adoré, la réunion des plus rares et des plus aimables qualités, madame Dartus feignait de ne pas apercevoir le nuage souvent répandu sur les traits de son mari, et n'osait même lui en demander la cause.

M. Dartus reprit à Paris l'honorable carrière qu'il avait parcourue avec tant d'éclat, et redevint bientôt l'un des plus célèbres avocats de la capitale. Sa haute réputation et sa fortune lui permirent d'y tenir une maison qui fut le rendez-vous des gens de lettres, des artistes les plus distingués, des magistrats même du rang le plus élevé. La beauté, les qualités aimables de madame Dartus, ne laissèrent pas de contribuer à réunir chez elle les femmes les plus marquantes de Paris; en un mot, c'était à qui aurait accès dans la société de cet homme célèbre.

On conçoit aisément qu'au milieu de tant d'avantages, la jeune Zélia, dirigée par les conseils d'un père aussi distingué, devint en  
tout

tout genre un modèle accompli. Jamais éducation n'avait été mieux suivie que la sienne. Une taille élégante, une figure expressive, une grâce parfaite, et surtout une gaieté franche et intarissable, embellissaient encore les divers talens qu'elle réunissait. On remarquait néanmoins qu'elle n'avait aucun de traits de M. Dartus, ni de ceux de son épouse ; on ne trouvait en Zélia ni le son de leur voix, ni cette imposante dignité qui les caractérisait l'un et l'autre, jusque dans les moindres choses. Souvent on leur en faisait l'observation, et alors une espèce d'altération se répandait sur la figure de M. Dartus qui cherchait aussitôt à la dissiper par le charme de sa conversation et les caresses dont il accablait sa chère Zélia.

Comme rien n'est parfait dans la nature et qu'à travers les qualités les plus rares il se glisse toujours quelques défauts, Zélia poussait au plus haut degré ceux de l'étourderie et de l'indiscrétion. Souvent ils lui attiraient les reproches de son père qu'elle adorait. En effet, entraient-elle dans son cabinet,

binet, elle portait furtivement ses regards sur son bureau de travail, lisait du coin de l'œil ce qu'il écrivait et les différens papiers qui se trouvaient auprès de lui. M. Dartus recevait-il une lettre, un simple billet, Zélia en examinait l'écriture, le timbre, formait aussitôt telle ou telle conjecture, donnait ensuite son avis, tranchait, prononçait, comme si elle eût été le conseil ou le guide de son père; elle annonçait souvent dans les différens cercles qu'elle fréquentait, que monsieur un tel avait un procès contre telle personne; que ce procès était imperdable; que celui de madame une telle était bien plus douteux... Enfin tout ce qui se faisait ou se disait chez M. Dartus, était remarqué, commenté et divulgué par la jeune indiscrète, au point que son père, malgré tout le charme qu'il éprouvait auprès d'elle, s'était vu forcé de lui interdire l'entrée de son appartement. Mais rien ne put corriger Zélia. En vain ses parens employaient-ils tout ce qui était en leur pouvoir pour vaincre ce penchant dangereux, il ne fit que s'accroître

tre malgré leurs soins et toute leur prévoyance,

Zélia ne tarda pas à faire la cruelle expérience qu'on ne peut impunément enfreindre les premiers devoirs de la société. Un jour que son père était sorti, et que son valet de chambre avait oublié de fermer la porte de son cabinet, la jeune indiscrète s'y glisse furtivement, pénètre jusqu'au bureau de travail de M. Dartus, et parmi plusieurs papiers qui le couvraient, elle porte ses regards sur un écrit de la main de son père, et qui commençait par ces mots :

*« Ceci est mon testament, »*

Son indiscretion fut excitée par ce titre solennel; et s'imaginant qu'elle allait découvrir les pensées les plus secrètes de son père, elle continua de lire ce qui suit :

« Etant du devoir de tout honnête homme d'avouer la vérité, avant de paraître devant Dieu, je déclare et j'atteste, au nom de l'honneur et des larmes que j'ai tant de fois versées, que Zélia n'est point ma fille ni celle de mon épouse . . . » A la vue de ces

carac-

caractères sacrés, Zélia, interdite, tremblante et se soutenant à peine, achève de lire le fatal écrit. Elle y apprend qu'en effet M. Dartus, que la nature semblait avoir condamné à n'être jamais père, avait été privé du septième enfant qu'il avait eu de sa seconde épouse; que ne voulant pas instruire de la mort de cet enfant sa tendre mère, dont la vie était en ce moment même dans le plus grand danger, il avait, à force d'or, obtenu de la nourrice l'aveu de substituer à sa fille que le sort lui ravissait, une pauvre petite orpheline, dont la mère indigente venait de mourir en lui donnant le jour. Elle apprend, par cet écrit, que M. Dartus lui avait donné en l'adoptant le nom de Zélia, et qu'elle fut présentée quelque temps après à madame Dartus comme sa propre fille... Enfin elle apprend dans ce testament que M. Dartus lui assure la moitié de sa fortune; mais que voulant respecter les droits sacrés du sang, il léguait l'autre moitié aux parens les plus pauvres de sa famille.

La révélation de ce terrible mystère et la généreuse bonté de M. Dartus, firent sur la jeune personne une si forte impression, qu'elle put à peine sortir de l'appartement et regagner sa chambre. Là, se livrant à tout son désespoir, elle tomba dans une espèce de délire, au milieu duquel elle prononçait, avec l'accent le plus déchirant : « Je ne suis pas sa fille ! . . . moi qui étais si heureuse et si fière de l'être ! . . . je ne serais qu'une pauvre orpheline ! . . . et je n'ai plus de parens ! »

En proférant ces mots qu'interrompaient mille sanglots et les larmes les plus amères, Zélia tomba sans mouvement sur un canapé, où elle resta plus d'une heure, comme si elle eût été privée de la vie ; mais enfin reprenant ses esprits et ranimant ses forces, elle forma le projet de taire cette cruelle découverte, et de renfermer dans son cœur le tourment qui la dévorait.

Depuis quelque temps, M. et madame Dartus remarquaient sur la figure de Zélia une tristesse dont ils ne pouvaient deviner la cause.

cause. Chaque fois que la malheureuse regardait l'un ou l'autre, ses yeux se mouillaient de larmes. Elle ne pouvait prononcer le nom de père ou de mère sans que sa voix ne fût altérée. Ce qui surtout augmentait sa douleur, c'étaient les égards, les prévenances qu'on avait pour elle, comme fille unique de la maison. Cependant, au milieu de toutes les cruelles sensations qu'elle éprouvait, elle fut tourmentée du désir de savoir le véritable nom de ceux à qui elle devait le jour. «Ma mère, se disait-elle, est morte en me donnant la vie; mais - peut-être mon père existe-t-il encore; peut-être est-il dans la misère, tandis que moi, entourée de tout ce que peut inventer l'opulence. . . . Il faut absolument sortir de cette affreuse incertitude.,,

Un jour donc qu'elle se trouvait seule avec sa vieille nourrice, elle entama ainsi l'entretien: «Sais tu, ma bonne Sternick, que je ne ressemble aucunement à mon père ni à ma mère? — Fous bas truver, mon pèditte? — En vérité, si je n'avais pas été élevée  
par

par toi, je croirais qu'on m'a changée en nourrice. — Moi bas gabable, répondit la vieille toute interdite. — Si c'eût été, reprit la jeune personne, pour obliger un homme respectable, pour sauver la vie à son épouse expirante, enfin pour faire le bonheur d'une pauvre orpheline de la Suisse et de ton voisinage, loin de commettre un crime, bonne Sternick, tu n'aurais fait qu'une action très-louable. — Mengot! s'écria involontairement la bonne nourrice, fous avre abris tut lé histoire! — Oui, reprit Zélia, fondant en larmes et se jetant dans son sein: ne crains pas que j'en rougisse; mais si je te suis chère, apprends-moi, je t'en supplie, à qui je dois le jour, et crois que ma tendresse pour toi pourra seule égaler ma reconnaissance.,,

La bonne Sternick, convaincue que Zélia était instruite du secret qu'on lui avait tant caché, lui avoua que c'était elle qui l'avait indiquée à M. Dartus, au moment où il perdit son dernier enfant. Elle lui apprit que son père n'existait déjà plus, lorsque sa mère

la mit au monde; que sans cela, elle n'eût jamais porté un autre nom que celui de Fritz qu'avait son père, brave soldat, couvert de blessures; mais que se trouvant à la mort de ce père sans appui, exposée à être conduite à Zurich, dans la maison des Orphelins, on n'avait pas balancé dans le canton à confier sa destinée à celui qui, depuis son enfance, s'était en effet montré son véritable père. Cette bonne femme termina cette révélation importante en priant Zélia de garder à son tour le plus grand secret, de crainte d'indisposer contre elle le bon M. Dartus, et surtout de porter un coup mortel à sa digne épouse, en lui apprenant que sa fille véritable était morte peu de jours après sa naissance.

Zélia, qui portait à madame Dartus l'amour tendre et soumis de sa fille véritable, se garda bien, malgré toute sa souffrance, de lui faire soupçonner la moindre chose de cet important mystère; mais combien elle eut à souffrir de son silence!..... Chaque fois que madame Dartus la pressait dans ses bras,

en la nommant sa fille, sa chère fille, en la désignant comme l'espoir et la consolation de sa vieillesse, la jeune infortunée tressaillait malgré elle, s'efforçait de retenir un torrent de larmes prêtes à couler. M. Dartus, à l'œil observateur de qui rien n'échappait, remarquait la souffrance secrète de Zélia, suivait tous ses mouvemens, et ne tarda pas à être convaincu que la jeune orpheline connaissait le secret de sa naissance. La vieille nourrice, qu'il interrogea secrètement à ce sujet, lui avoua ce qui s'était passé entre elle et Zélia, et lui apprit tout le chagrin qui dévorait cette jeune infortunée.

Cet homme généreux et sensible s'empres-  
sa d'avoir avec Zélia un entretien particulier,  
dans lequel il apprit par quel singulier hasard  
elle avait connu son origine. Il la consola,  
lui prouva de nouveau toute sa tendresse,  
et lui recommanda, crainte de plus grands  
malheurs, de ne jamais divulguer ce secret  
important. «Je vous le promets, lui dit Zé-  
lia, baisant ses mains avec respect, et les  
arrosant de ses pleurs; mais sans ma coupable

ble indiscretion, je vous croirais encore mon père.,,

Cette promesse de la jeune orpheline, quoique gravée dans son cœur, fut souvent combattue par des secousses sans cesse renaissantes, où la jetait sa pénible situation. Un événement inattendu, auquel Zélia ne fut pas assez forte pour résister, déchira le voile dont elle s'efforçait de se couvrir, et causa l'événement le plus funeste.

M. Dartus avait une terre considérable à quelques milles de Châlons, sur les bords de la grande route de Strasbourg. Les armées françaises venaient d'obtenir en Allemagne des victoires éclatantes; un grand nombre de prisonniers autrichiens se rendaient en cette ville par détachemens. Deux cent soixante de ces prisonniers, en passant devant la grille du château de M. Dartus, s'arrêtèrent pour faire halte et se reposer. La plupart d'entre eux voulurent se désaltérer à une fontaine qui coulait tout près de là. Il faisait à cette époque une chaleur excessive; la fatigue de ces pauvres voyageurs, la poussière dont ils

ils étaient couverts, la sueur qui coulait sur leurs visages abattus, tout fit sur madame Dartus et Zélia, qui se trouvaient en ce moment à la porte de la grille, l'impression la plus vive. « Ces malheureux me font grand pitié, dit cette dame bienfaisante : arrêtez, braves gens, s'écria-t-elle, l'eau de cette fontaine est trop froide; elle glacerait vos sens agités par la marche pénible que vous venez de faire . . . . . Va, ma fille, dit-elle à Zélia, va dire aux gens qu'ils apportent quelques douzaines de bouteilles de vin, pour reconforter ces bons Allemands., Zélia obéit avec la rapidité de l'éclair. Bientôt les domestiques, et M. Dartus lui-même, vinrent offrir aux prisonniers voyageurs les rafraichissemens dont ils avaient si grand besoin. Zélia, munie à son tour d'une bouteille et d'un verre, offrait une rasade à l'un d'eux, remarquable par ses cheveux blancs et les nombreuses cicatrices dont il était couvert. « Monsieur le militaire, lui dit-elle en lui versant une seconde rasade, est-il Hongrois ou Autrichien? — Moi Suisse, répondit le vieux

H

prison-

prisonnier; être à la zervice de l'embereur  
t'Allemagne, depuis pli de trente ans; mais  
être né natif di canton di Zurich, et appeler  
moi Guillaume Fritz. — Fritz! s'écria invo-  
lontairement Zélia: c'est le nom de mon  
père! — Que dis-tu, ma fille? s'écria à son  
tour madame Dartus. — Oui, c'est le nom  
de mon père, reprit Zélia d'une voix plus  
forte et sans entendre madame Dartus; il  
était, ainsi que vous, soldat du canton de  
Zurich, et se nommait Georges Fritz. — C'être  
mon neveu, reprit le vieux Suisse, le fils de  
ma paufre frère Georges . . . .: si fous être  
son fille, être betite nièce à fotre serfitur . . . ,  
En achevant ces mots il presse dans ses bras  
Zélia émue et tremblante, Madame Dartus,  
dont l'étonnement augmentait à chaque mot,  
et surtout en voyant les signes que son mari  
faisait à Zélia, demande, exige l'explication  
de ce cruel mystère: elle fait venir la nourrice,  
la presse de questions; et apprenant enfin  
ce qu'on avait pris tant de soin de lui cacher  
depuis long-temps, elle pousse un cri dé-  
chirant et tombe évanouie dans les bras de

son

son mari. Celui-ci regardant Zélia qui dans ce moment s'aperçoit du coup terrible mais involontaire qu'elle a porté dans l'âme de sa bienfaitrice, lui dit, avec la plus touchante expression: «Qu'as-tu fait, chère et intéressante orpheline! Oh! que ton indiscretion nous causera de maux!» A peine avait-il proféré ces paroles, que Zélia s'élança vers madame Dartus, la couvre de tout son corps, la ranime en l'appelant à grands cris sa mère, sa tendre mère; et parvient enfin à lui faire reprendre ses sens; mais la commotion que reçut cette femme sensible, fut si forte, qu'il fallut l'emporter au château. Les yeux sans cesse attachés sur Zélia, elle répétait avec l'accent du désespoir: «Quoi! tu n'es pas ma fille! quoi! je n'ai plus d'enfant!...», M. Dartus chercha vainement à calmer sa douleur, et ne la quitta pas de toute la nuit. Zélia, qui avait obtenu de l'officier qui conduisait les prisonniers, que son vieil oncle restât au château, joignit ses soins à ceux de M. Dartus, et donna à sa digne épouse toutes les preuves de son amour et de sa reconnaissance.

naissance. Le vieux Guillaume, tout heureux et fier qu'il était d'avoir trouvé une semblable nièce, partagea la douleur qu'avait répandue dans le château l'état désespéré de madame Dartus. Le coup qu'elle avait reçu était au-dessus de ses forces. En vain les secours de l'art, les vœux de M. Dartus, de Zélia et de tous les heureux qu'elle avait faits dans les environs, la rappelaient-ils à la vie, la nature fut sourde à leurs cris: cette dame adorée expira dans les bras de son époux et de sa fille adoptive qui ne cessait de répéter avec l'accent de plus déchirant: «C'est moi qui l'ai tuée... Sans mon impardonnable indiscretion, elle vivrait encore; je la presserais dans mes bras....; je l'appellerais ma mère... Ah! je le sens à ma douleur, rien ne peut me rendre excusable....», Le désespoir de Zélia fut tel, qu'on craignit pendant quelques jours que sa raison ne s'aliénât. M. Dartus fut lui-même contraint de se distraire de sa douleur profonde, pour consoler cette infortunée. Il exigea d'elle que jamais elle ne se séparerait de lui; il

obtint

obtint par ses protections l'échange du vieux prisonnier Guillaume, qui trouva dans sa petite nièce tous les soins et tous les égards de la plus tendre fille. L'éducation qu'avait reçue Zélia, et les charmes de sa figure, la firent souvent rechercher; mais elle ne souffrit jamais qu'on lui donnât d'autre nom que celui de Zélia-Fritz: elle ne voulut avoir auprès de M. Dartus que le titre d'une orpheline dont il avait secouru l'indigence, soigné l'éducation; et lorsque cet homme célèbre, la nommant toujours sa fille, l'accablait de caresses et de nouveaux bienfaits, Zélia ne les recevait plus qu'avec respect; ses yeux charmans se baignaient de larmes, et à travers les sanglots qui étouffaient sa voix, elle lui disait: «Sans ma cruelle faute, madame Dartus vivrait encore, et je me croirais votre fille! Ah! je l'éprouve, mais trop tard, une seule indiscretion suffit pour nous priver du bonheur de toute notre vie.